



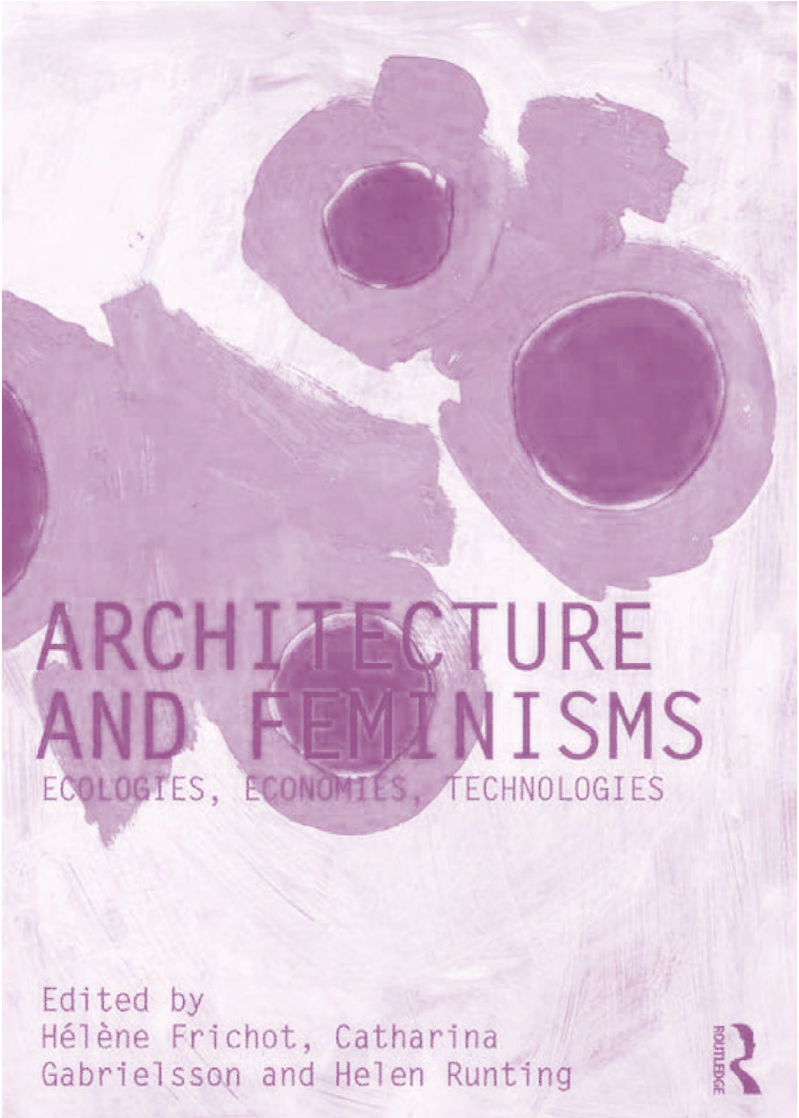
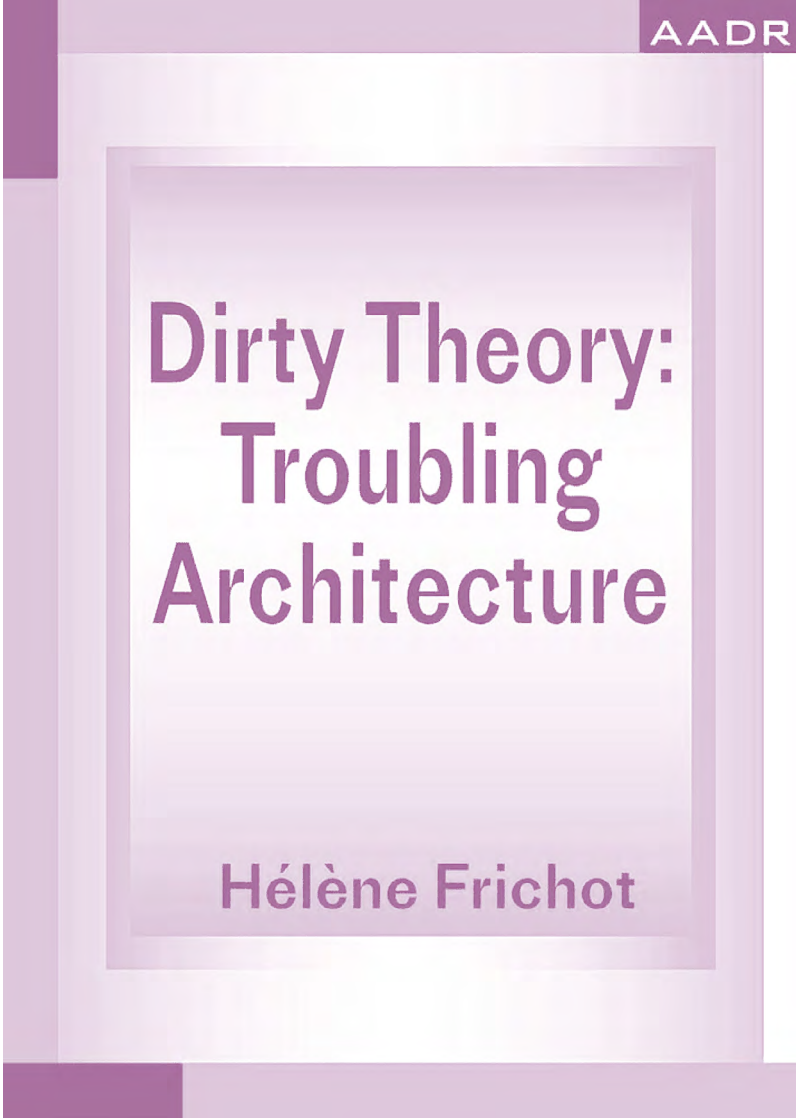
Hélène Frichot

Philosophe, écrivaine, théoricienne et critique de l’architecture, Hélène Frichot enseigne et dirige le *Bachelor of Design* de l’université de Melbourne, en Australie. Avant cela, elle a été directrice des études critiques en architecture où elle a enseigné les questions de genre, au sein du département *architecture* de la KTH – *Royal Institute of Technology* en Suède. Mélant pratique du *design* et études critiques, ses recherches privilégient des méthodologies créatives et proposent à ce titre un ensemble de concept - outils originaux, tel que l’*environmental storytelling* et la fiction-critique. Ses travaux s’appuient pour cela sur l’éthique du *care* [1], les posthumanités, les humanités environnementales, ou les *feminist new materialisms*. Pour Hélène Frichot, la théorie doit permettre la pratique. Ses nombreuses publications entremêlant ces deux espaces de réflexions, parmi lesquels *Infrastructural love*, *How to Make Yourself a Feminist Power Tool*, *Dirty Theory* ou *Feminist Practices*, montrent l’exemple. Selon sa *dirty theory*, c’est depuis la saleté sous ses ongles qu’Hélène Frichot pense, écrit et pratique l’architecture. Pour elle, c’est à partir du corps dans sa matérialité, à partir des traces et des impuretés de l’existence que s’écrivent les nouveaux récits.

troubler l’architecture

Une méthode féministe libérée est permise par une sale théorie qui ne craint pas de s’aventurer au-delà des carcans académiques.

Il faut embrasser toute la saleté du monde, toute son imperfection pour le voir, pour se rendre compte des pluriels fertiles qui s’y enchevêtrent et le construisent. « La saleté ne se fabrique pas ex-nihilo, elle ne vient pas de nulle part. Elle vient de sous vos pieds, de sous vos ongles, des rencontres, des liens, et de tout ce qui fait vie » [2]. Elle conceptualise ainsi une forme de résistance créative et déstabilisante, qui ne craint pas de « se salir » pour renouveler et troubler les dogmes à l’œuvre. S’inscrivant dans la lignée de pratiques subversives fertiles comme celles de Donna Haraway ou Jennifer Bloomer, la *dirty theory* d’Hélène Frichot permet de rendre visible et de revaloriser des histoires occultées ; de perturber le récit dominant ; de faire place à ce qui est encore marginalisé. Salir les concepts, brouiller les codes ou troubler les limites de l’académisme offre une nouvelle forme de liberté et d’inclusivité. La *dirty theory* se sait en marge de l’hégémonie architecturale, elle le revendique (*reclaim*). Et c’est une riche position que celle de la marge, puisqu’elle accueille les courants idéologiques minoritaires mais foisonnants que sont les pensées féministes, écologiques ou décoloniales.



[1] care : « Le care est une “éthique de soin”. Parfois traduit en français par “soin” ou “souci” ou “sollicitude” ou “dévouement”, le mot care est souvent utilisé non traduit, faute de terme suffisamment englobant en français pour ce terme polysémique. En effet, il désigne à la fois l’attention portée à autrui qui suppose une disposition, une attitude ou un sentiment, et les pratiques de soin qui font du care une affaire d’activités et de travail. Le care est l’objet d’un partage social selon le genre, l’assignation raciale et la classe. » *Géoconfluences.fr*

[2] et citation centrale : Frichot, H. (2020) *Dirty Theory : Troubling Architecture*. AADR, p.5, p.94.

images ci-contre : couvertures des ouvrages Frichot, H., & al. (2018). *Architecture and feminisms: Ecologies, Economies, Technologies*. Routledge ; et Frichot, H. (2020). *Dirty Theory : Troubling Architecture*. AADR.